

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

René Depestre

Volume 16, Number 2 (92), March–April 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26458ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Depestre, R. (1974). Poèmes. *Liberté*, 16(2), 66–76.

Poèmes

ÉROS ET SES PROVERBES

Eros est un cheval aux quatre pieds rouges
Qui brûle ses chandelles par les deux bouts.

Il a les yeux plus grands que le ventre
Quand il fait feu de ses quatre pieds.

Etant encore plus connu que le loup blanc
Il ne cherche pas midi à quatorze heures.

Il va contre vents et marées
En remuant ciel et terre.

Il embrasse à sexe que veux-tu
Et il aime à corps ébloui

Il fait sécher sa neige au four
Et la donne pour du sel blanc.

Quand Eros attelle à une charrette ses fourmis
Il est heureux comme un poisson dans l'eau.

Quand il attelle sa charrue devant les boeufs
Il se sent comme sur des charbons ardents.

Il sait toujours sur quel pied danser
Avec les cathédrales et les révolutions.

Eros fait la pluie et le beau temps
Avec une hirondelle il fait le printemps.

Il a plusieurs anguilles sous roche
Quand il a la bride sur le cou

Et par l'orgasme qui court Eros est
Un cheval qui va par plus de quatre chemins !

AUTO PORTRAIT D'UN VOLCAN À PARIS

*A Claude Roy
et Jacques Roubaud.*

Je suis né de la rage allumée dans la terre
Et la terre donna à ma révolte
De grands projets de destruction
Et des ovaires de toute beauté.
J'ai joué sur les genoux du feu central.
A l'école mes laves se nourrissaient
De plantes rares et de pluies sauvages
Mes laves épelaient à grands coups de pluies
Les noms de leurs futures proies :
Les têtes d'hommes à mensonges
Les grosses têtes colonisantes
Qu'il faudra un soir brûler
Dans la belle ignition de ma parole..

Un jour mon volcan traversa la mer
Et pendant des années on le vit

A Paris avec son revolver et sa fronde
Enfermé dans sa patience volcanique.
Quand il s'asseyait aux terrasses des cafés
Devant un verre de bière, il était souvent
Un petit cheval innocent avec des yeux
Qui broutaient l'herbe fraîche
Des belles étudiantes
Et descendaient la pente de leurs corps
En poussant des cris de volcan !

Il était un volcan qui portait en Sorbonne
Son odeur d'incendie et son sillage d'écumes.
Il grandissait en sagesse et en violence.
Il était la poésie lyrique au Moyen-Age.
Il était la fable et la magie de Paris.
Il était le mal d'un nègre désespéré.
Il était la santé suprême de son art.
Son amphithéâtre était peuplé de légendes
Qui portaient un foulard noir autour de leurs tempes !

Mon volcan louait une chaise
Au jardin du Luxembourg
Et des femmes-jardins venaient parfois frotter
Leur nostalgie à son dialecte de feu.
Elles apprirent tous mes arts volcaniques
Et surtout celui de vivre à flanc de coït
Sans autre loi que la marée forte et salubre
Du sang à toute volée dans nos entrailles !

Mon volcan tenait à jour
Sa fameuse collection de flics
Ses papillons maudits
Ses fonctionnaires des colonies
Et avant de quitter son beau Paris
Il a fait don à un musée de la ville
D'un lourd trésor de barbaries !

Mon volcan fut marchand de fruits
Vendeur de rêves radio-actifs
Fabricant de tapis volants
Colonisateur de cuisses vierges
Colporteur de légendes haïtiennes
Et une de ses fées magyares
Promène encore dans Paris
L'une des plus belles explosions
Biologiques du vingtième siècle !

Mon volcan écoutait aux portes
Des conseils ministériels
Pour jeter ses vents de panique
Dans les comptes de la chétienté.
Il brouillait les sombres calculs
Des machines électroniques
Il donnait de fausses alertes
Aux pompiers et aux Bourses
Et il apprit aux feux rouges des rues
A mentir aux autos des ministres !

Mon volcan mettait son poing nu
Sur la bouche de la contre-poésie
Et poussait des cris déments
Pour en finir avec les minutes de silence
Qu'observait l'Occident pour la mort de Dieu.
Ainsi vécut longtemps mon volcan à Paris
A l'âge de l'atome et des sondes cosmiques
Du livre de poche et du mariage à quinze !

LE CHAMP VIERGE

Ma vie est encore un champ vierge.
Où est la charrue ? Où sont les graines

Et les folles promesses de l'été ?
 Où sont les épines qui porteront
 Les fleurs noires de ma vérité ?
 Des forces monstrueuses crient en moi :
 Où que je tourne la tête dans mon ciel
 Je vois poindre un désespoir plus tenace
 Que la fièvre qui brûle un grand savant
 Jour et nuit penché sur des objets
 Que je ne sais pas nommer. Qui es-tu ?
 Qui t'a envoyé dans mes os ?
 Quel jour pluvieux de mon enfance
 Est le père fécond de tes racines ?
 Quelle femme a nourri de son sang
 Ton implacable et secrète beauté ?
 Oh mon hôte pour la vie, tu me dis :
 « Brise en toi les vitres qui mentent
 Encore aux marées et au grand soleil
 Et tu seras l'arbre souverain que tu es ! »

L'AILE DE L'ENFANCE

A Fayad Jamis.

Mon passé est descendu
 De l'arbre où il dormait.
 Mon passé me prend par la main :
 Voici la rue où je suis né
 Dans un cercueil de bois noir.
 Mon passé a envie de crier
 Mais sa langue a les ailes coupées.
 Mon passé a soudain les larmes aux yeux
 A voir que je suis plus enfant que mon enfance.

LÉGENDE DE MON AMOUR

Ma légende d'homme a mis du temps à mûrir.
 Rien n'a parfois autant compté pour mes mains
 Que de lui donner les courbes de la femme aimée.
 Rien n'a eu autant de prix pour mes épaules
 Que de la porter comme un apôtre la gloire
 De sa foi. Soyez aimée pour tout le soleil
 Et pour la santé partagée de ventre à ventre,
 De rage de vivre à rage de vivre, à flancs
 De l'honneur que nous avons de nous éblouir
 Par le diamant noir que nous avons trouvé
 En ce pays enchanté qui nous a bénis !

ÉVANGILE SELON SAINT ÉROS

I

Douce est la soie au plus vif du corps féminin
 Douce aussi sera ma parole pour chanter
 Avec candeur et vénération cette île
 Où commencent les voiles de la santé
 Je chante le sexe de la femme
 Je dis ses équinoxes et ses légendes
 Je dis son Evangile selon Saint Eros
 Je crie ses lumières et ses ombres voyantes
 Et tout ce que je sais de ses hautes marées !
 Etres humains
 Ne rougissez pas de mon chant
 Sa nudité vient de l'arbre
 Que la pluie a aimé.

II

Nous n'avons point honte de nos bouches
 Qui mentent, calomnient et accusent sans raison.

Nous ne cachons pas nos mains qui volent,
 Trichent, torturent et assassinent.
 Nous ne rougissons pas de nos pieds qui
 nous conduisent à la guerre
 Ni de nos yeux qui peuvent insulter
 Blessé et lyncher même un enfant.
 Mais nous traînons dans la boue
 Le sexe de la femme. Nous portons
 Ses merveilles comme une épidémie
 Et nous avons des mots sinistres
 Pour nommer sa braise qui nous met
 En état d'innocence et de magie !

III

Fils païen de la pluie et du feu
 J'ai toujours au bout de la femme
 Trouvé des fenêtres bien éclairées
 Des rives ensemencées d'hormones
 Lumineuses et fraîches, des rêves
 Qui poussent des cris de joie.
 J'ai toujours dit oui à la femme
 Oui oui à sa gloire et à sa grande chaleur d'être
 L'alouette majeure et le ciel
 Sur l'épaule nue de la nuit
 La douce vérité
 Qui chante sur toutes les collines !

NOTRE-DAME DE LA ROSÉE

A C.K.

Bonjour Notre-Dame de la pluie
 Notre-Dame du feu bonjour !
 Femme rafraîchissante
 Femme de haute combustion

Femme dans le verre de ma poésie
Vêtue de sa soif qui foudroie
Le ciel d'été oh gazelle juive
Dans la nuit de ma peau de nuit
Femme née pour les doigts savants
Des princes glorieux de la vie
Femme promise toute nue aux racines
Les plus vagabondes de mon corps
Vous serez madame la bienvenue
Dans ma zafra de dix millions
De tonnes de bon sucre
La bienvenue dans ma guerilla
Et dans mes orages
Et dans mes accalmies d'homme
Et dans ma dernière goutte de rosée.

LE POINT LUMINEUX

*A Roque Dalton
et Enrique Linh.*

Oui je suis un nègre-grisou
Je suis d'accord avec vos mythes :
Je suis un nègre-marée-haute
J'ai un sexe qui tourne sur son essieu quand je baise.
Regardez-moi bien
Parcourez des kilomètres dans mes yeux
Montez le plus haut possible dans mes poèmes,
Descendez au fond de mes abîmes
Rien vous ne trouvez qui soit à votre goût.
Vous ne voyez ni la peur ni la honte
Ni rien de votre morale bavarde
Ni vos lois impures et vos mensonges d'Occident chrétien
Ni aucun de vos chers commandements

Il y a juste un point lumineux
 Très loin dans l'espace de ma tristesse.
 Il ne figure pas sur vos cartes du ciel
 Il n'est pas dans la trajectoire de vos sondes célestes
 Vous ne savez si c'est un nouvel astre
 Ou si c'est une bombe que j'essaye pour mes guerres à venir
 Vos radars et vos sonars n'ont pas prise
 sur mon cosmos intérieur.
 Est-ce une comète en dérive parmi vos haines ?
 Un satellite qui fait jour et nuit
 Un tour complet de vos délires ?
 Pas un instant il ne vous vient
 Que ce point lumineux peut être aussi
 Une goutte lointaine de tendresse
 Une étoile qui a survécu à tous vos complots contre moi
 Et qui brille aussi pour vous, homme-loup-blanc !

BIOGRAPHIE D'UN PETIT CHIEN

Il s'agit d'un petit chien aux yeux
 de vieillard fatigué
 Un chien qui qui sait tout ce qu'on peut
 savoir
 Quand on passe sa vie dans les rues,
 Il sait pourquoi en Haïti il y a des hommes
 Qui portent des lunettes noires en pleine nuit
 Et il mourrait de honte s'il devait lui aussi
 porter des lunettes noires
 Il sait pourquoi des milliers de regards
 d'hommes l'observent
 Quand il trouve un os à ronger
 Et il se cache pour le manger
 Et il tourne vivement la tête
 Quand il voit une fillette de treize ans
 Offrir tout son soleil pour un morceau de pain

POÈTE EN OCCIDENT

A Mario Benedetti

Si ta poésie a des millions
D'étoiles dans son jeu
Et caresse l'une d'elles
Parce qu'elle est plus rouge
Que la santé de la pomme
Peut-être ton propre éditeur
Tendra la gorge de ton poème
Au rasoir dément de la C.I.A. !

RENÉ DEPESTRE